

Prologue

Le soleil s'était levé depuis une veille et, déjà, la chaleur était difficile à supporter. À l'intérieur, la taille et la rareté des fenêtres rafraîchissaient les chambrettes que distribuait la pièce à vivre. C'était une maison de plain-pied, construite de manière traditionnelle et typique de la région. Une tonnelle assurait une couverture ombragée devant la porte principale, où étaient disposées quelques chaises en bois autour d'une minuscule table pliante aussi bleue que les volets qui encadraient les fenêtres. De petites jardinières en faïence rouge décoraient les traverses parsemées de fleurs tropicales que l'on trouvait partout dans les îles du Mare Ionia.

À l'opposé de l'entrée principale, la maison s'ouvrait sur une terrasse en lattes de bois massif offrant une vue panoramique spectaculaire. Le promontoire dominait le minuscule village de pêcheurs de Vatos. À l'ouest, il n'y avait que la mer à perte de vue. Du côté du levant, la longue lagune de la rivière Ropa pénétrait dans la partie centrale de l'île jusqu'à Gedios, un autre pittoresque village de pêcheurs. Du nord au sud, deux grands massifs montagneux, encerclés par les flots, formaient l'essentiel du relief de l'archipel de Kerkyra. Le mas était isolé et de taille modeste. C'était exactement ce qu'elle avait recherché dès son arrivée. Sans voisins, ni route carrossable, elle en avait fait l'acquisition pour une bouchée de pain auprès d'une vieille veuve du village d'en bas.

— Vous êtes sûre de vouloir vivre là-haut, toute seule, avait insisté la grand-mère ? Une belle fille comme vous, et jeune en plus, ça devrait profiter de la vie et se trouver un bon mari, bien travailleur. »

Elle s'était contentée de sourire en mettant dans la main noueuse de la vieille dame un pochon contenant cinquante drachmes en or. Le soir même, elle avait investi les lieux et dormi sur place, sur une couverture à même le sol. Elle avait l'habitude de dormir à la dure. Dans les jours qui suivirent, elle fit monter quelques meubles utiles qu'elle avait achetés d'occasion aux gens du village. Toutes les transactions furent réglées en or. Et cela ne fit que contribuer davantage à sa notoriété locale.

La fille aux cheveux d'émeraude vivait là-haut dans la maison du pic.

Dans ces villages paisibles, loin de la cité, coupés du monde, les langues étaient vives et exercées aux potins. La fille aux cheveux verts était étrangère. Cela ne faisait aucun doute. Et elle avait de l'or. On n'en avait jamais vu autant, alors même que Kerkyra était la plus riche de toutes les contrées du Mare Nostrum, peut-être même du continent. On commença donc à imaginer toutes sortes d'histoires au sujet de la mystérieuse et belle *métoïkè*¹. Personne n'ayant jamais ne serait-ce qu'aperçu une telle coloration capillaire, et la population des royaumes helléniques baignant dans la mythologie olympienne, les femmes du village établirent que la jeune femme ne pouvait être qu'une nymphe ou une dryade. Bien que l'on n'ait jamais entendu dire que ces créatures vivent dans des maisons ou possèdent des bourses farcies de pièces d'or. Peut-être était-elle la fille d'une telle créature...

L'avantage de cette réputation sulfureuse était la tranquillité qu'elle procurait. La jeune femme avait ainsi toute la latitude nécessaire pour se préparer.

Depuis son nid d'aigle, à près de quatre cents mètres de haut, elle avait une vue dégagée sur toute la partie sud de l'île principale. A dix kilomètres s'étendait Sinara, la capitale de Kerkyra. A l'œil nu, elle pouvait parfaitement distinguer la structure massive du palais du prince Joris, maître incontesté de l'archipel. Mégalomane délirant, le prince avait fait édifier un complexe architectural cyclopéen calqué sur l'antique cité du légendaire roi Minos, sur l'île de Kritios. Grand amateur d'art, il avait respecté, jusque dans le moindre détail, l'implantation au sol des bâtiments, y compris dans leurs élévations. Embellissements, décorations, frises, colonnades et statuaire, rien ne manquait. Pour peu, on aurait pu s'imaginer dans ce passé mythique. La majesté du site était visible à des kilomètres à la ronde.

Équipée d'un dispositif binoculaire d'arpenteur, posé sur un pied, elle pouvait observer la plupart des mouvements autour du bâtiment principal, siège du pouvoir palatin et seul point d'accès au Labrys, réseau complexe souterrain dans lequel le prince de Kerkyra cachait le trésor colossal de son royaume. Nul ne connaissait la nature ni le détail de ce que le prince avait enfermé dans son labyrinthe. Les rumeurs et les histoires les plus folles couraient aussi bien sur les richesses que sur les pièges, les dispositifs

¹ *Métoïkè* : locution hellénique pour désigner celle qui a changé de maison, ou l'étrangère.

de sécurité et les gardiens de cette fortune. La seule certitude était que Joris n'en partageait pas une once avec la population de Kerkyra.

Kerkyra était appelée l'île verte. Des bouleversements climatiques avaient affecté durablement la flore et la faune de l'archipel. La végétation luxuriante et tropicale recouvrait la majeure partie du relief accidenté, dont n'émergeaient que les pics pelés du nord de l'île principale. Les seules régions cultivées étaient les enchevêtrements de terrasses défrichées autour de Sinara, la capitale. Partout ailleurs, il n'y avait que la jungle. La grande majorité des habitants vivait dans des bourgades ou des hameaux au bord de l'eau et subsistait de la pêche et des produits de la mer. Ils n'avaient rien à craindre des pirates qui infestaient littéralement les eaux depuis la côte dalmate jusqu'à la pointe du Péloponnèse. Des escadres de navires de guerre patrouillaient les alentours de l'archipel en permanence de sorte que même les sous-marins n'osaient s'aventurer dans la région.

La population vivait certes modestement, mais elle n'avait pas à subir les guerres d'escarmouches et les incursions frontalières, qui faisaient le quotidien de nombre de contrées voisines.

Le prince Joris, monarque magnanime, ne prélevait aucun impôt ni taxe. Il n'en avait pas besoin. Il ne se passait pas un jour de l'année qui ne vit une délégation étrangère, une ambassade, des émissaires demander audience, apportant cadeaux et présents, denrées et équipements, afin de solliciter un prêt, demander un financement, proposer une alliance commerciale nécessitant une mise de fonds importante. La pouvoir de Joris de Kerkyra reposait intégralement sur son or. Il était le seul à en produire à volonté sans que personne ne puisse l'imiter. Ses puissants voisins, ne voulant pas prendre le risque de tuer la poule aux œufs d'or, le couvaient comme un éternel poussin et lui soutiraient contre intérêts les sommes dont ils avaient besoin pour investir dans leurs affaires et mener leurs guerres.

Depuis son perchoir, elle observait le ballet continu des cortèges officiels, montant et descendant les marches de la porte nord de la cité palais. Elle notait scrupuleusement les procédures, les horaires, les relèves, dessinant chaque fois que nécessaire des schémas des points d'observation et la disposition des sentinelles. Quand elle n'était pas sur la terrasse, elle s'affairait à la confection d'uniformes et d'accessoires parfaitement identiques à ceux qu'elle avait repérés. Elle disposait déjà de quoi pénétrer dans la cité

sans être remarquée. Dans quelques jours, elle achèterait une barquette et descendrait la côte jusqu'au petit port de Ieros Limani, à seulement une demi-lieue de la capitale. C'est de là qu'elle se rendrait à pied à Sinara, tous les jours, pour effectuer la deuxième partie de son minutieux repérage.

Négliger même le plus petit détail pouvait conduire à une catastrophe. C'est ce que lui avait enseigné l'arpenteur.

Ce fut pourtant par cette belle journée d'été, excessivement chaude et étonnamment dégagée, qu'une infime négligence vint se présenter à la porte de la petite maison blanche où habitait la fille aux cheveux verts. La négligence avait la forme d'un duo improbable. De tailles inégales, ils étaient arrivés à pied, portant des lunettes noires pour se protéger du soleil. Elle les avait aperçus depuis la terrasse d'où elle pouvait surveiller tout ce qui montait par le chemin de mule jusqu'au sommet du pic. Elle les reconnut à l'instant même où elle vit le premier.

Le moins grand avait l'air de s'être échappé d'un théâtre avant la fin de la représentation. Il était ridiculement petit, le teint cuivré comme toute la population de sa contrée d'origine. Il n'avait pas l'air particulièrement menaçant, mais il ne fallait pas s'y tromper. Il n'était pas aussi inoffensif que son air juvénile pouvait laisser croire. Son comparse était une tout autre affaire. Il avait le teint blafard, presque cadavérique, ostensiblement affublé d'une dégénérescence maculaire. Ses lèvres minces et vermeilles tranchaient sur la pâleur de sa peau et lui donnaient une apparence inquiétante même sous l'éclairage rayonnant de cette journée radieuse. Tous deux ne portaient pas d'armes visibles et partageaient un trait commun. Ils avaient les cheveux gris comme l'argent.

Elle démontra son dispositif binoculaire et le rangea dans un étui rigide. Puis, elle traversa la maison pour aller les accueillir sur le perron de la porte d'entrée. Elle ne portait qu'une chemise longue de lin écru et une paire de pantalons assortie dans la même matière. Ses pieds étaient nus et ses cheveux défaits. Elle ouvrit la porte et sortit sous la tonnelle. Ils n'étaient plus qu'à une dizaine de mètres.

Ils n'avançaient plus et regardaient manifestement dans sa direction.

Elle attendait qu'ils fassent le premier pas. Le sourire aux lèvres, la chevelure délicatement portée par la brise rafraîchissante et bienvenue, elle était parfaitement irrésistible.

— Vous rappelez-vous de ce que je vous ai dit à Lecce, déclara la figure de craie, d'une voix plutôt grave et impérieuse ?

— Mot pour mot, dit-elle de sa voix mélodieuse. »

En un battement de cils, le visage pâle tendit le bras vers elle et ferma le poing de l'autre main. Aussi rapide que l'éclair, la fille aux cheveux d'émeraude bondit à l'intérieur. La petite maison immaculée fut instantanément enveloppée dans un gigantesque embrasement.

Chapitre 1 – L'artiste

« L'histoire est un perpétuel recommencement. »

Thucydide

A toutes les époques, vous entendrez les gens dire que les temps sont durs, que la vie est difficile, mais qu'avant c'était pire. Mon époque ne dépareille en rien. Les temps sont durs. C'est vrai. Mais il n'y a pas lieu de s'en plaindre, avant c'était pire.

Il y a dix ans à peine, l'empire de l'Etoile rouge s'effondrait, entraînant les royaumes et les contrées d'Euryaus dans une valse fatale, qui ne laissa personne indemne. Tout le monde se faisait la guerre : les Slaves, les Türks, les Germaniques, les Romanis, les Scandes, les Hellènes et bien évidemment les Rusks, entre eux et contre le reste du monde. Pendant cinq longues années, tous ceux qui se trouvaient au nord des Pyreneus avaient passé plus de temps à s'entretuer ou à fuir les combats que pendant les six cents ans de la longue et implacable paix imposée par l'Empire. On aurait pu croire que cette liberté retrouvée, après autant de siècles d'autorité féroce, pouvait être un moment de liesse et de festivités. Mais non. A peine l'Etoile rouge fut-elle tombée à terre que tout le continent se lança dans une farandole meurtrière. C'était à regretter l'Empereur et son administration tellement décadente et si indécentement corrompue...

Pendant cinq ans, on s'était battus sur terre comme sur mer.

Les Républiques maritimes de la péninsule italienne et les royaumes helléniques disputaient le contrôle du Mare Nostrum aux flottes de guerre des Türks et des Cyrénéaques. Dans le nord, les dragons scandinaves harcelaient les ports opulents du Balticus et du Mare Septentris. Pendant ce temps, sur le continent, on jouait la même partition. Seuls les musiciens changeaient. Les Gallicans jouaient les défenseurs des Républiques du Midi face au danger potentiel des infâmes principautés germaniques qui, de leur côté, se heurtaient à une résistance acharnée des Bohémiens et des Magyars, peu enclins à concéder leurs territoires et leurs souverainetés. Les Bulgares et les Patzinaks, instrumentalisés par le Grand Sultan,

s'attaquaient aux Hellènes et plus généralement aux membres de l'alliance du Bosphoro, l'Ægidia. Ils durent pour cela affronter tant les légions du royaume de Romanija que la marine de guerre vyzarane, célèbre pour son invincibilité.

Enfin sur fond de luttes familiales pour l'héritage de l'Empire, les nouveaux royaumes du Bielarusk et d'Ukrahina se déchiraient pour les lambeaux de l'Etoile rouge, largement phagocytée par les tribus kazakhs menées par un nouveau fléau, Rasz Jazilik, le khan de Kola.

Rasz khan était un personnage de légende.

On disait de lui qu'il n'était pas humain et qu'il n'était même pas originaire de la Terre. Il avait fait surface quelque quinze ans plus tôt à la tête d'une tribu de cavaliers de l'Ural. Il avait rapidement conquis la péninsule marécageuse du Kola, soumettant les rares populations indigènes. Le territoire en question était un vaste marais, hostile et stérile, où les autochtones devaient disputer la pitance à des insectes géants et des prédateurs aquatiques particulièrement dangereux. Les peuplades étaient, elles-mêmes, à peine humaines. Elles s'étaient si bien adaptées à l'environnement naturel qu'elles pouvaient survivre dans l'eau et dans les forêts immergées sans difficulté.

L'Empereur n'avait pas jugé bon d'envoyer ses légions pour réclamer cette parcelle peu enviable de son immense territoire. L'administration impériale, en revanche, fidèle à sa réputation rapace, avait expédié une poignée d'agents en uniforme écarlate pour évaluer la situation. Aucun n'était jamais revenu pour rédiger un rapport circonstancié.

Ainsi, pendant plusieurs années, Rasz khan put prospérer comme une infection sans rencontrer de résistance ni soulever d'opposition.

Usant de stratagèmes et de manipulations, le khan parvint à fédérer les jarls de Noreg et de Svoriki, faisant assassiner tous les récalcitrants et les tourne-casaques potentiels. Puis, il descendit plus au sud soumettre les Suomis. Population sylvestre, les Suomis s'étaient adaptés aux immenses étendues marécageuses qui occupaient la péninsule fennorienne depuis l'Âge des Ténèbres. Peuple industriel en dépit de conditions de vie épouvantables, ils passaient leur temps à se piller les uns les autres entre villages lacustres. Excellents métallurgistes, ils étaient réputés pour leurs armes, de facture exceptionnelle, bénéficiant de gisements métalliques

propres aux alliages complexes. En une campagne éclair, Rasz khan les réduisit en esclavage et les contraignit à fabriquer des armes en grand nombre pour sa horde sauvage.

Seule la confédération des Skannis résistait à Rasz khan et aux jarls du nord.

Très indépendants, ayant de tous temps résisté aux tentatives répétées des Noregs et des Svorikis de les soumettre, les Skannis vivaient sur la grande presqu'île de Scania, difficile à attaquer par la mer comme par la terre. Ils disposaient de navires rapides, solides, qui surpassaient les « dragons » de leurs voisins en manœuvrabilité comme en vitesse. Profondément attachés à leur mode de vie communautaire, les Skannis avaient un système collégial de délibération. Il n'était pas question de faire la guerre ou de s'allier à une puissance étrangère sans une approbation unanime. Face à l'ampleur de la menace, ils furent incapables de se décider.

Les Skannis subirent une invasion massive de tous les côtés à la fois, aussi bien des jarls que des combattifs Suomis et, bien entendu, de Rasz khan et son armée des ténèbres venus du cercle polaire. Les chefs de clans furent remplacés par des pantins bien plus dociles et les Skannis furent sommés à la pointe de la lance de rejoindre la coalition du nord contre le reste du continent.

Cela déclencha la chute de l'empire de l'Etoile rouge.

Les armées du khan attaquèrent sans relâche l'Empire en frappant les marches, une par une. D'abord la Karelie, puis la Grande Marche, puis Novgorod, les princes d'Estoni par la mer, ainsi que ceux de Latvia. L'île de Peterburg fut mise à sac... L'empire de l'Etoile rouge se réveilla enfin, mais trop tard et surtout trop lentement. Les assauts extérieurs invitèrent la sédition et la révolte. Deux ans plus tard, tous les territoires à l'est et au nord de la Volga, soit la moitié de l'Empire, étaient aux mains de Rasz khan et de ses alliés. L'autre moitié était fracturée en puissances rivales incapables de surmonter leurs différends pour s'unir contre le "fléau des steppes". Une telle situation ne s'était jamais présentée, pas même aux moments les plus sombres de l'Âge des Ténèbres.

L'Empire, incapable de maintenir la paix sur le continent, vit tous ses vassaux se rebeller contre l'autorité impériale. Les plus éloignés d'abord, unis autour du royaume de Gallicanie. Puis les Germaniques et les royaumes des rives du Danau sous l'impulsion du royaume guerrier de Romanija.

L'Empire n'avait que peu d'influence sur le pourtour du Mare Nostrum. Profitant de son affaiblissement, de nombreuses contrées maritimes se joignirent à la mêlée, ajoutant au chaos général.

Le conflit devint une affaire continentale.

Au bout de cinq longues années de guerres incessantes, de retournements, d'alliances, de trahisons, de séditions, d'assassinats et de tueries, les royaumes exsangues se virent présenter une trêve pouvant déboucher sur un traité de paix. Cette proposition émanait des Cantons helvètes, d'Oran et de Tunis, de la couronne lusibérique et des Républiques italiennes. Les émissaires des différentes parties furent invités à se réunir à Monte-Falcone, une presqu'île de l'Adriatica restée neutre durant les conflits, n'ayant aucun pouvoir militaire d'envergure, essentiellement tournée vers le commerce et ayant d'excellents rapports économiques avec l'ensemble des médiateurs.

Pendant plus d'un mois, les ambassades se succédèrent, portant toutes sortes de requêtes allant des plus absurdes aux plus étranges en passant par les éléments constitutifs du traité de Monte-Falcone. Le compromis paru acceptable pour toutes les puissances et une ratification fut programmée pour faire suite au cessez-le-feu qui courait depuis vingt-huit jours déjà, mais que tous peinaient à respecter. Au dernier moment, un incident majeur faillit relancer le carnage. Heureusement, tout rentra plus ou moins dans l'ordre décidé et le traité fut signé. La communication étant ce qu'elle est, il fallut encore quelque temps pour que les troupes cessent les massacres, et que soldats et navires commencent à retourner chez eux.

C'était il y a tout juste cinq ans.

Acte I – Un petit village en Provence

La complexité politique m'est parfaitement insupportable. Aujourd'hui, elle m'entrave dans mon métier. Mais, à l'époque de la signature historique du traité de Monte-Falcone, je n'avais pas la moindre idée de ce que j'allais faire de ma vie.

Né en Provence, dans le village des Salles, face au grand lac de Santa Crous, j'étais le fils chéri d'une fratrie de cinq enfants. J'arrivai en quatrième position et j'étais, pour le bonheur de mes sœurs, le seul garçon. Je pouvais compter sur chacune pour combler le moindre de mes caprices. Enfin, ceux qui n'étaient pas comblés par maman. Attentive au moindre détail, maman avait cette incroyable faculté de devancer les désirs, aussi secrets soient-ils. Elle n'avait pourtant aucun talent particulier pour le grand art, pas plus que pour l'alchimie qui était la marque de fabrique de notre famille. « Potions Valvert, à chaque mal, son remède », telle était l'enseigne surplombant la longue devanture à carreaux de notre boutique étalée sur une bonne longueur du chemin de la Pierre Blanche.

Tous les Valvert, depuis mon arrière-grand-père, étaient apothicaires aux Salles. Et l'on venait de loin pour chercher remède chez eux, pas seulement des environs, autour du lac et des gorges du Verdon. On venait depuis Manosca, Drogoniano, Salerno, Castellano et même d'aussi loin que Grassa pour trouver qui la potion, qui le philtre, qui l'onguent, qui la pommade ou la lotion qui résoudrait un problème insoluble. La réputation des Valvert était particulièrement bien établie et contribuait largement à la prospérité de notre village lacustre. Ces mêmes voyageurs s'arrêtaient aussi pour manger, pour boire, pour acheter des salaisons, des fromages, des fûts de bière, des tourtes et des sucreries qui faisaient la célébrité des Salles.

Pour lui succéder, Rovert Valvert, mon père, avait transmis son savoir et ses secrets d'alchimiste à ses deux filles aînées, les jumelles Berthe et Flora. Parfaitement identiques, les jumelles étaient également disciples des Matriarches, ayant fait vœu de célibat et consacrées au soulagement de la souffrance de toutes les créatures vivantes. Loin d'être résigné à voir disparaître le nom de la famille, faute de descendance de la part des jumelles, Rovert espérait encore que je rejoigne les rangs des alchimistes de Provence, ou bien que mes autres sœurs produisent sans attendre

des rejets mâles qui assureraient la relève...

Mon rêve était de devenir artiste.

L'alchimie était une matière fascinante. Mais la perspective de fabriquer des remèdes pour lendemain de cuite ou rhumatismes de mère-grand pendant toute une vie sonnait comme une perspective parfaitement déprimante. J'avais envie de voir le monde. De dépasser les pentes escarpées du Léberon et les falaises des canyons du Verdon. Je voulais passer les Alpes et aller à Mediolano pour devenir élève du *Conservatorio*. C'était mon rêve depuis que j'écrivais les spectacles du Festival des frimas à l'école du village... depuis que j'avais dressé le chien pour amuser les passants sur les places de marché... bref depuis toujours...

Toute la famille savait qu'un jour je mettrais mes chaussures de marche. Je prendrais mon *flaiol*², mon bâton, mon carnet de notes, quelques fioles choisies dans le magasin et que je me mettrais en route pour le duché des Lombardi. Tout le monde le savait et tout le monde espérait que ce jour arriverait le plus tard possible.

En attendant, je continuais de me perfectionner en herboristerie et en alchimie. En fonction de la saison, je donnais un coup de main aux paysans du coin dans les vergers et les vignobles. Puis, j'allais entretenir les mioches de l'école communale avec des histoires invraisemblables glanées dans les ouvrages de folklore de la fascinante bibliothèque du bourgmestre. Et souvent, on me retrouvait le soir dans les auberges du centre. Je jouais des airs traditionnels. Je déclamais des poèmes en provençal pour quelques pièces ou simplement pour une chope de bière.

Comme je le disais, je ne savais pas ce que j'allais faire de ma vie. Et cela continua jusqu'à ce qu'un événement, à première vue anodin, vint rompre le rythme bien établi de ma petite routine quotidienne.



Les Salles, ou *Lei Salas*, comme l'appelaient encore les anciens, était le seul village de la région comptant plus de deux mille habitants. Il était entouré de hameaux pittoresques accrochés sur le relief déchiqueté

² *Flaiol* : sorte de petite flûte à bec de berger.

des contreforts des Alpes de la Haute Provence. Mostiers, Santa Crous, ou Esparro ne comptaient pas plus de cinq ou six cents âmes à eux trois. L'autre bourg le plus proche était Aups, à vingt kilomètres, soit quatre lieues. Il fallait, au bas mot, une journée de cheval pour faire l'aller-retour.

Bénéficiant d'une position idéale, au bord du Verdon, sur le lac de Santa Crous, et disposant d'un petit port fluvial, Les Salles était la halte naturelle sur la route qui reliait le Var et la Durença. Le Var était la voie la plus directe allant de la Haute Provence à l'ancienne cité de Nicea. La Durença, de l'autre côté, traversait la presque totalité du pays depuis le lac de Serre, au-dessus de Barcelona, proche de la frontière piemontine. Elle terminait sa course en se jetant dans le majestueux Rhoda. Le Var et la Durença drainaient, à elles seules, la presque totalité du trafic fluvial de la région. Mais elles ne pouvaient rivaliser avec le fleuve géant. Connectant le Mare Nostrum au Grand Leman helvète, le Rhoda s'imposait comme colonne vertébrale de la communication et de l'économie de tout le Midi. Cette appellation vernaculaire désignait les terres occitanes, la Provence et le tout-puissant duché lyonnais, cœur battant du royaume de Gallicanie.

Longtemps, la Provence et Occitania avaient formés les marches du royaume impérial de Gallicanie. Lorsque ce dernier se libéra de la tyrannie de l'Étoile rouge, les marches revendiquèrent leur indépendance. La Gallicanie demeura une alliée, protégeant les anciennes marches des visées germaniques ou italines. Les Ferro du Piemonte et les *Rolli*³ de Genova n'avaient pas été soumis à l'Empire, pas plus que la *Ligua Lombarda* ou le royaume de Tuscania. Leur puissance maritime et surtout leurs réseaux commerciaux étaient des boucliers redoutables contre l'hégémonie de l'Étoile rouge. S'aliéner les royaumes italins relevait du suicide diplomatique aussi bien que de l'erreur politique. Mais, faire le jeu des princes de la péninsule équivalait à se mettre au lit dans un nid de scorpions. Unis, les italins auraient constitué une force politique difficile à contenir. Fort heureusement pour l'Empire, les contrées étaient divisées, violemment déchirées par d'irréductibles querelles et rancunes familiales, donnant lieu à toutes sortes de vengeances et de vendettas.

La Provence tout comme Occitania s'étaient affranchies du joug impérial en même temps que de la menace italine, sans pour autant devenir vassales

³ *Rolli* : désigne les résidents permanents des palais d'emprunt à Genova.

de la couronne gallicane. A la différence du voisin occitan, la Provence n'avait pas jugé bon de se doter d'une armée, comptant sur les barrières naturelles qu'offrait son relief très découpé, vaste labyrinthe de vallées encaissées et de canyons escarpés. Le dédale des cours d'eau et des canaux antiques complétait le système défensif géographique.

Les grandes péniches et les immenses bateaux à aubes du Rhodane ne pouvaient naviguer sur la totalité des rivières et des fleuves côtiers de Provence. Il fallait donc aux grandes compagnies de négoce se reposer sur les radeaux et les barges de transport provençaux. C'est de cette activité que la *Republica provençola* tirait le plus gros de ses recettes. Ses autres revenus provenaient du commerce qu'elle entretenait avec tous ses voisins grâce à un chapelet de petits ports maritimes ouvrant sur la Côte d'Azul.

Il fallait donc acheminer un énorme volume de marchandises depuis le nord vers le sud et ensuite sur les rives du Mare Nostrum. Le Verdon descendait depuis les montagnes au sud de Barcelona et, par le jeu des canaux, il était connecté à la Durença. Le flot des marchandises, qui transitait ainsi, amenait d'innombrables radeliers et bateliers descendants et remontants. Les uns transportaient des essences d'épicéas, de mélèzes ou de sapins, les autres des légumes et des fruits secs, des sacs de farine et de semoule. Tous mouillaient aux Salles. On retrouvait ainsi marchands, mariniers et débardeurs dans les tavernes du port et les relais de la grande place. C'est là que je glanais histoires, contes et nouvelles de ce monde si vaste, qui s'étendait au-delà des Alpes et du golfe d'Azul.

L'univers des bateliers me fascinait.

Avant tout, il y avait les voyages. En s'embarquant sur une simple barge, il était possible de traverser le continent pour rejoindre le Mare Tenebris, la "mer des Ténèbres". A l'autre bout du monde, pensait-on par ici. Mais les bateliers et les marchands savaient que le monde ne s'arrêtait pas sur les côtes du puissant royaume de Romanija. Plus loin, il y avait les royaumes de l'empire, Ukhahina, le Bielarusk, Moskva et les rives du Mare Caspianu. Et plus loin encore, il y avait les hordes kazakhs, les légions sauvages du Rasz khan et le règne des maléfices et des démons. Plus on allait vers l'est et plus les histoires devenaient folles, irréelles, absurdes...

Je savais, malgré mon jeune âge, que même les histoires les plus délirantes contiennent une part de vérité. Pendant des millénaires, les hommes

avaient ignoré les arcanes, reléguant la magie au rang des mythes originels. L'Histoire avait manifestement démontré que le mythe contenait sa part, non négligeable, de réalité. Cependant, l'homme aime les certitudes avec passion. Elles le confortent dans une vision rassurante d'un monde pourtant vulnérable et fragile. Ainsi, les hommes se façonnèrent de nouvelles certitudes, reléguant l'Orient à une chimère qu'il fallait éviter à tout prix. Et c'était là que je voulais aller, en Orient et même au-delà.

Je rêvais de Vyzara, la légendaire cité sur le Bosphoro. J'imaginai les palais des princes hellènes et aègéens. Je me voyais chevaucher avec des cavaliers bulghares ou prendre la mer avec des pirates circassiens. La moindre miette obtenue nourrissait davantage mon irrésistible appel vers les mystères qu'il y avait à l'est du monde.

Pour autant, je n'étais pas crédule.

La plupart de ces histoires et de ces descriptions n'étaient pas de première main. Les matelots, pas plus que les marchands, n'avaient presque jamais vu ou visité les lieux qu'ils décrivaient. Ils ne faisaient que colporter des rumeurs et des racontars comme ils transportaient des marchandises et des denrées. Certaines étaient périmées, d'autres pourries. La plupart étaient vendables bien que d'une qualité inférieure à la publicité qu'on en faisait.

C'était aussi pour cette raison que je voulais avoir une expérience de première main. J'étais loin de me dire qu'un jour, de manière totalement inattendue, la destinée frapperait à la porte de la boutique de mon père et qu'elle m'entraînerait par-delà les Alpes, pour me conduire là où j'avais toujours rêvé d'aller.

Acte II – Le maître

Son nom était Emiliano de Siena.

Ses cheveux étaient aussi noirs que ses yeux. Il avait la peau tannée par des milliers de kilomètres parcourus à pied, par tous les temps et sous toutes les latitudes. Il n'avait rien d'un maître, ni rien d'un aristocrate de la plus haute lignée. En fait, il ne ressemblait à rien. Discret, circonspect, il était entré dans l'officine comme on entre dans une boulangerie, sans manières, ni craintes. Ma sœur Berthe l'avait accueilli et l'ayant fait asseoir,

elle était partie quérir mon père, affairé au fin fond de son laboratoire.

C'est à ce moment-là que je fis mon entrée.

Comme à mon habitude, je m'attardais en matinée dans l'officine, cherchant à occuper mon temps avant d'aller hanter la bibliothèque ou donner un coup de main dans les champs. La moisson d'automne battait son plein et l'on manquait de bras.

Emiliano était assis sur la banquette à côté de la porte que nous réservions aux personnes âgées, aux femmes enceintes ou aux voyageurs fatigués. Il tenait encore son bâton de marche, une vieille canne taillée dans un bois terne mais apparemment solide, et semblait regarder les bocaux qui ornaient les étagères devant lui. La semi-pénombre qui régnait rendait sa silhouette difficile à dessiner mentalement. Et son âge était indéfinissable. Il avait certes quelques rides et des pattes d'oies caractéristiques des natures expressives et travaillées, mais pour le reste, il aurait pu avoir quarante ou soixante ans.

— Vous pouvez vous approcher jeune homme, déclara-t-il sans tourner la tête du côté où je me tenais. Je ne mords pas. »

Je crus d'abord qu'il parlait tout seul. De nature discrète, je ne pensais pas avoir été remarqué. Instinctivement, je me tournais vers lui.

— Oui, continua-t-il les yeux dans le vague. C'est à vous que je parle, jeune homme. »

Comprenant qu'il s'adressait à moi, je fis quelques pas pour le rejoindre. C'est là que je remarquais qu'il était aveugle.

— C'est exact, je suis aveugle, dit-il aussitôt. »

J'ouvris la bouche, mais aucun son n'en sortit.

— Ne vous inquiétez pas, mon jeune ami, poursuivit-il. Mes yeux ne voient que les ténèbres, mais j'ai d'autres sens particulièrement aiguisés et je dispose de quelques arcanes mineurs, qui me rendent bien des services.

— Vous pouvez lire dans les pensées, demandai-je sans autre politesse ?

— Si le besoin s'en fait sentir, répondit-il avec le sourire. Mais pour le cas qui nous occupe, ce n'est pas nécessaire. Votre première réaction fut de vous approcher, puis d'hésiter. Le reste n'est que simple déduction. »

Evidemment. Étais-je bête !

— Vous êtes à votre aise dans cette officine. J'en déduis que vous êtes Bearn, le seul fils de Rovert Valvert.

— Oui, je suis bien Bearn Valvert, répliquai-je hâtivement. Et je vous souhaite la bienvenue dans notre établissement.

— Mon nom est Emiliano, reprit-il. Je viens de Siena, en Tuscania.

— Enchanté.

— Je gage que votre père espérait que vous prendriez sa suite, mais vous n'avez pas encore pris de décision, n'est-ce pas ?

— Depuis combien de temps connaissez-vous mon père, questionnai-je. Je ne me souviens pas vous avoir vu ici. Et comment savez-vous que mon père veut que je prenne sa suite ?

— C'est parce que je ne viens pas souvent. Pour ce qui est de votre indécision, c'est simple. C'est votre sœur Berthe qui m'a accueilli et qui tente de convaincre vainement votre père de sortir de son laboratoire. Si vous aviez choisi de prendre la suite, j'aurais eu affaire à vous.

— Oui, c'est logique.

— Cela n'a rien à voir avec la logique, jeune homme. Cela a beaucoup plus à voir avec du simple bon sens. Mais ce n'est pas important. Allez voir votre père, car votre sœur ne pourra pas le tirer de là. Dites-lui que j'accepte et que vous êtes d'accord.

— D'accord pour quoi ?

— D'accord pour m'accompagner à Mediolano et commencer votre initiation, puis votre apprentissage de la dure vie d'artiste. »

A nouveau, ma bouche s'ouvrit et aucun son n'en sortit.

— N'est-ce pas ce que vous voulez ?

— Si, si, bien sûr !

— Eh bien, allez prévenir Rovert et commencez à mettre vos affaires en ordre, car nous partirons dans les jours qui viennent.

— Mais comment savez-vous que je veux aller à Mediolano ? »

La panique commença à m'envahir.

Il se leva, la main toujours accrochée à son bâton de marche.

— Mon cher Bearn, vous avez, depuis des années, claironné haut et fort que vous rêviez d'une carrière d'artiste. Votre père que j'ai connu jadis, quand il avait à peu près votre âge, me l'a écrit en me demandant la faveur de venir et de vous emmener à Mediolano.

— Mais pourquoi vous ? Un aveugle ?

— Peut-être est-ce lié au fait que j'enseigne les arcanes de la musique au *Conservatorio* de la capitale des Lombardi. »



Mon maître était aveugle. Mais il n'était assurément pas sourd.

Emiliano di Siena était un artiste accompli. Il maîtrisait à la perfection des instruments aussi différents que le piano, la guitare et la lyre, la viole et le luth, ou encore la traversière comme la flûte droite. Il lisait les partitions avec les mains comme d'autres lisent des livres avec les yeux et composait à ses instants perdus des poèmes polyphoniques pour orchestres entiers. Sa musique était empreinte d'arcanes bien sûr. Il était capable de captiver un auditoire et de le transporter aussi bien aux larmes qu'au rire ou à la terreur, selon son humeur narrative.

En tant que Maestro, Emiliano di Siena était ce que le *Conservatorio* comptait de meilleur. Encyclopédique, passionné par son sujet, attentif à ses élèves, il se montrait capable d'anticiper les questions et de rendre les réponses si intelligibles que l'on se sentait grandi. Humble, discret, entièrement dédié aux arts et à la musique, mon maître était un personnage extraordinaire, digne d'un roman, impossible à raconter, sans comparaison.

Mais tout cela je l'ignorais quand je le rencontrai pour la première fois. Je n'avais alors que seize ans et pensais qu'il devait en avoir au moins le triple.

Aveugle depuis son plus jeune âge, mon maître avait la bonne fortune d'être né à Siena dans une des familles les plus riches et les plus puissantes du royaume de Tuscania. Les Chigi - Saracini pouvaient retracer leur généalogie jusqu'avant l'Effondrement. Incapable de lire par lui-même, Emiliano avait tout appris en écoutant ses lecteurs d'abord, ses percepteurs ensuite,

puis d'éminents conférenciers et savants, qui venaient s'exprimer dans la légendaire salle de la Mappemonde du *Palazzo Pubblico*.

Il avait fini par apprendre l'alphabet tactile afin de parfaire ses connaissances musicales. Car, bien qu'il n'y eût que très peu de livres traduits en alphabet tactile, presque tout ce qui existait en musique était écrit dans toutes les méthodes disponibles. Et lorsqu'il lui arrivait de tomber sur une partition non transcrite, il se chargeait d'en faire la traduction. On lui devait plusieurs volumes de la magistrale bibliothèque du palais familial, qui abritait la prestigieuse *Accademia Musicale Chigiana* di Siena, une autre institution arcane rivalisant avec le *Conservatorio di Mediolano*.

A l'aube de son vingt-cinquième anniversaire, Emiliano Chigi - Saracini décida de prendre la robe de l'ordre hermétique de la Lyre. Il renonça à tous les attributs de sa condition sociale, à son héritage et surtout à toute descendance. Suivant le rigorisme monastique prôné par les enseignements orphiques de son ordre, il partit à la découverte du monde, armé d'un simple bâton de marche et de la manière la plus singulière possible à notre époque. Emiliano di Siena voyageait exclusivement à pied.

Il ne montait pas de chevaux, ne prenait pas de carrosses, fussent-ils arcanes, pas plus qu'il ne faisait usage d'engins mécaniques ou magiques, qui permettaient de se rendre d'un point à un autre autrement qu'en marchant. Évidemment, il n'empruntait ni trains ni bateaux.

— Le monde est trop complexe pour être seulement aperçu, disait-il. Se déplacer plus vite qu'un homme qui marche brouille notre perception et nous fait manquer l'essentiel. »

Quand je le rencontrai, ce jour d'automne, dans l'officine de mon père, maître Emiliano avait déjà parcouru, à pied et sans autre assistant que son bâton de marche, presque tout le continent d'ouest en est et du sud au nord. Pendant plus de vingt ans, il avait couvert une moyenne de huit lieues⁴ par jour, sans interruption. Au cours de son "long périple", comme il aimait à le nommer, il avait dû parcourir près de trois cent mille kilomètres. Tout au long de son odysée, il avait été accompagné par toutes sortes de gens et parfois seulement par des animaux et d'autres fois même, prétendait-il, par des fantômes, des esprits errants et quelques créatures pas tout à fait humaines. Il n'était pas du genre

⁴ Une lieue = 5 km env. (système impérial).

à s'étaler sur les détails de son intimité, personne ne pouvait donc attester des affirmations qu'il avançait, mais nul ne pouvait les nier ou les infirmer. Il était probable que presque tout ce qu'il disait était vrai. Mais le ton qu'il employait, neutre, anodin, laissait planer d'affreux doutes, surtout parmi les intellectuels et les lettrés.

Au cours de son périple, maître Emiliano avait produit un immense travail d'enregistrement de ses observations. Comme il n'avait pas de vocabulaire fondé sur l'image, ses notes étaient des plus précieuses. Et ne pouvant pas les consigner par écrit, il avait fixé ses travaux dans des cristaux de quartz arcanisés afin de conserver non seulement ses dires et ses pensées, mais aussi l'ensemble des vues dont il avait été le témoin aveugle. Ainsi, il suffisait de toucher un de ses cristaux pour qu'aussitôt l'histoire se rejoue et que le porteur se retrouve exactement là où l'enregistrement avait été fait. Aucune sensation ne manquait.

C'est ainsi que je pus voyager immobile, sur les pas de mon maître, sans jamais quitter les halls d'étude de l'*Accademia Dell'Arti Arcani* et en apprendre bien plus que je n'aurais jamais imaginé en toute une vie.



Ce ne fut que quelques jours plus tard que je quittais la maison familiale pour suivre le Maestro di Siena sur les routes de Provence et par-delà la grande barrière des Alpes. Ce dernier avait passé de longues veilles⁵ en compagnie de mon père dans son laboratoire. Il avait également prodigué son savoir encyclopédique à mes sœurs et à moi-même au cours des quelques repas que nous partageâmes. Ses connaissances en géographie, en histoire et en folklore local étaient prodigieuses. Elles n'avaient d'égaux que sa maîtrise de la divination, de l'astrologie et surtout de la musique.

A table, il ne parla jamais d'alchimie et lorsque Flora ou Briara l'interrogeaient sur le sujet, il s'en remettait toujours à mon père, lui laissant le soin d'élaborer sa réponse. Roverto souriait d'un air entendu et se soumettait à l'exercice. Je sus, bien plus tard, que mon maître était

⁵ **Veille** : env. deux heures. Unité temporelle de base. Une journée est découpée en douze veilles.

au moins aussi docte que son hôte en la matière, mais il choisissait de ne pas le mettre dans l'inconfort, arguant qu'il ne pratiquait pas suffisamment cette science pour offrir une réponse satisfaisante. A chaque intervention de mon père, il restait silencieux, écoutant aussi bien la démonstration que la théorie, avec l'assiduité du bon élève qui, sachant déjà, considère la répétition comme un supplément de raffinement. Telle était la modestie d'Emiliano di Siena.

Le dernier soir, il nous donna un récital sur le piano du salon, qui avait vu se succéder tous les membres de notre petite famille. Il demanda auparavant à Sibylle de s'assurer que le piano était accordé. Car c'était elle qui avait hérité de l'oreille musicale de maman. Pourtant, ce n'était pas ce qu'elle avait choisi comme voie. Sibylle aimait la cuisine par-dessus tout et c'est là qu'elle s'épanouissait. Excellente cheffe, sa réputation n'était plus à faire dans le village, d'autant que sa spécialité était la pâtisserie. Adolescente déjà, elle avait son petit réseau de clients pour ses petits pains et ses biscuits. Nul doute qu'elle finirait par ouvrir une boutique ou une taverne.

Tout au long du récital, Briara pleura à chaudes larmes. Alors je lui offrais mon épaule en réconfort. Elle aussi regrettait que maman ne soit pas là pour écouter. Elle avait initié tous ses enfants, ainsi qu'une bonne partie des enfants des Salles. Elle recevait tous ses élèves à la maison. Elle donnait des cours de chant à l'école, accompagnait la chorale du monastère des Matriarches et, à l'occasion, elle animait les réunions publiques du bourgmestre, le Sieur Vincente de Pertouis. De sorte que nous, les enfants Valvert, connaissions presque tout le monde aux Salles et que tout le monde nous connaissait. On nous appelait les petits de l'alchimiste et de la pianiste. Quand elle tomba malade, le village tout entier défila à la maison. Aux funérailles l'on vint d'aussi loin que le port de La Motte ou de Manosca afin de lui rendre hommage. Elle connaissait tout le monde et était aimée de tous. Sa disparition porta un coup majeur à la communauté du lac de Santa Crous. Tous les souvenirs d'elle remontaient au fil des mélodies qui envahissaient toutes les pièces de la maison.

Maître Emiliano avait le don. Sa musique avait des effets enchanteurs. Et, à mesure qu'il jouait, les larmes de Briara continuèrent de couler mais la tristesse s'évanouit. Elles exprimaient à présent une joie sans commune mesure. Nous eûmes la certitude que maman était heureuse, qu'elle continuait de veiller sur nous, depuis un lieu idyllique où elle ne connaissait

que la sérénité. Ce sentiment était parfaitement irrationnel. Pourtant, nous eûmes tous, ce soir-là, l'absolue conviction que c'était la vérité.

Le lendemain, je quittai mes sœurs. Briara pleura encore.



Mediolano était à quatre cents kilomètres des Salles, soit un peu plus de quatre-vingts lieues. Il était communément admis qu'une lieue impériale correspondait à la distance moyenne parcourue sur terrain relativement plat par un marcheur expérimenté en une demie⁶. Mais en réalité, la plupart des gens se déplaçaient à cheval, à dos de mulet ou avec un attelage. Il existait d'autres modes de transport encore plus rapides mais peu adaptés à une région aussi montagneuse que la Provence. C'était en bateau à fond plat ou en radeau qu'on se déplaçait dans le reste du pays, suivant les cours d'eau dans le sens du courant lorsque c'était possible, à son encontre si nécessaire. Mais comme je l'ai déjà dit, mon maître ne voyageait qu'en marchant et, de surcroît, il était aveugle.

Le périple pour rejoindre Mediolano promettait d'être ridiculement long. J'en profitais pour poser toutes sortes de questions et apprendre de sujets dont je ne connaissais strictement rien. Mon maître était intarissable. Son savoir n'avait de rival que sa curiosité qu'il satisfaisait tout au long du chemin.

— Le ciel est un domaine interdit, déclara-t-il sans autre commentaire.

— Qui a décidé que l'homme n'était pas fait pour voler ? De nombreux ouvrages attestent que l'homme volait bien avant l'Effondrement et même après.

— C'est vrai. De nombreux témoignages du passé nous prouvent qu'il y eut un temps où le ciel était ouvert aux hommes de la Terre. Mais ce temps est révolu et il n'est plus possible de le faire. Non par manque de moyens mécaniques ou magiques, mais tout simplement parce que tout ce qui vole est voué à être détruit par des rais mortels qui ne manquent jamais leurs cibles. Personne ne sait d'où sortent ces traits, ni les sages, ni les érudits, ni les savants. Personne... Les religieux ont leurs

⁶ **Demie** : env. une heure. Aussi appelée demi-veille.

théories. Les mages ont les leurs. Les doyens d'académies en ont d'autres. Tout le monde y va de sa mythologie, de sa petite ou grande histoire. Mais au bout du compte, personne ne peut dire avec certitude à qui attribuer ce mystère et pourquoi le ciel nous est rigoureusement interdit alors même que les oiseaux et d'autres animaux peuvent jouir de cet espace de liberté. Pendant l'Âge des Ténèbres, la présence de dragons ailés est même décrite dans les compendiums constitués par les rares voyageurs qui savaient encore lire et surtout écrire.

— Alors, ce ne sont pas les Sept Puissances qui sont à l'origine des Rais célestes ?

— Je ne me souviens pas que le corpus de l'Eglise des archanges, *Le Livre d'Hânokh*, mentionne quoi que ce soit de la sorte.

— Alors, pourquoi ne pas partir du principe qu'il s'agit d'une technologie ancienne, antérieure à l'Effondrement et aux Déluges, capable d'éliminer toute intrusion, comme si le ciel était un sanctuaire protégé ? Il y a eu, à cette époque, des tentatives pour réduire les déprédations et la destruction systématique de l'environnement.

— Je vois, mon jeune élève, dit-il en s'arrêtant de marcher, que tu as passé beaucoup de temps dans la bibliothèque de ton père.

— En fait, j'ai visité toutes les bibliothèques des Salles et surtout la collection publique du bourgmestre. Je n'ai jamais vraiment compris ce qu'il faisait avant d'être bourgmestre, mais une chose est sûre, il aurait pu largement être un érudit de premier ordre, ou un savant encyclopédiste.

— C'est probable, répondit-il en reprenant la marche. Mais je ne peux rien en dire. Je ne connais pas le bourgmestre des Salles. En revanche, je peux t'affirmer qu'il ne s'agit pas d'un phénomène technologique à l'échelle de la planète. Tout au long de la Seconde Renaissance et pendant le règne de l'Etoile rouge, un nombre très important de mages, d'hommes et de femmes de science se sont attaqués à ce problème. Et aucun, à ce jour, n'a jamais trouvé ni réponse, ni explication, ni élaboré une hypothèse qui tient la route. Et, parmi eux, on trouve des légendes telles que Raskyr d'Antillae, la grande Jali de Hvar ou le Merlin du Kernow. Ne pouvant résoudre l'énigme et surmonter l'obstacle, les mages se sont tournés vers un moyen plus ambitieux et surtout plus spectaculaire : plier l'espace-temps pour se déplacer instantanément d'un point à un autre du globe.

— La téléportation ?

— Le mot est impropre, puisque c'est l'espace qui se replie et les deux points qui se déplacent, et non le voyageur. »

Mon maître interrompit à nouveau sa marche mais cette fois il leva le nez comme pour humer l'air.

— Il y a un parfum de viande mijotée dans la brise, finit-il par dire à haute voix. Dans une tierce⁷, nous serons à table. Viens ! Hâtons-nous ! »



Nous faisons halte dans les innombrables hameaux perchés sur les contreforts de la Haute Provence pour nous rafraîchir, nous restaurer et surtout pour dormir dans de petites auberges familiales, ou bien dans de simples chambres chez l'habitant. A chaque fois, la musique était notre sésame. Car le Maestro pouvait improviser un instrument avec le plus simple des ustensiles. La chope, le tabouret, la fourchette et l'assiette devenaient entre ses mains un objet magique produisant une mélodie ou un tempo auquel il venait accrocher un conte, une chansonnette folklorique ou un air de canto. Quand il avait fini, les pièces d'argent et parfois d'or avaient fleuri dans son chapeau que je promenaiss au gré de la foule agglutinée.

A peine avons-nous fini que l'on nous invitait à rester, à boire un verre de vin, à manger des salaisons ou un morceau de fromage. Toutes choses que mon maître appréciait sans ne jamais se lasser et sans ne jamais tomber dans l'excès. Non qu'il fût un ascète, mais je ne me souviens pas avoir vu mon maître ivre, ou seulement éméché, ou être malade d'avoir trop mangé. Alors que dans les premiers temps, je ne pouvais en dire autant. Ce n'est que bien plus tard que je découvris le secret de cette bonne fortune.

Il ne nous fallut qu'une petite huitaine pour atteindre la frontière avec le Piémonte. J'en étais très étonné, car je ne me sentais pas fatigué par les longues veilles de marche et, qui plus est, je n'avais pas vu le temps passer. J'avais la curieuse impression d'être parti la veille ou l'avant-veille tout au plus. Et voilà que nous étions déjà en terre étrangère.

⁷ Tierce : env. vingt minutes.

Nous avons rejoint le Var depuis Les Salles et nous l'avions suivi jusqu'à Malaussène sur la route des Alpes. Puis nous l'avions quitté pour remonter l'étroit et tortueux val de la Tinée et nous avons poursuivi par la route de la Vésubia, le long du val de Lantosque. A l'approche de la frontière, nous avons fait halte au couvent de la Dame de Fenestra. Le lieu était tenu par une communauté de femmes de Savoie et de Provence, qui vivaient retranchées du monde, à l'abri des montagnes, du moins le croyaient-elles.

L'accueil avait été assez froid, mais les sœurs de la Dame de Fenestra ne pouvaient se soustraire à leur devoir d'hospitalité, inscrit dans leur profession de foi. Elles vénéraient la Dame de Fenestra, une divinité christine, considérée comme une hérésie par les intégristes de Santiago de Compostela, mais adorée sous de multiples variantes dans toute la péninsule italienne, la Provence et Occitania. On la retrouvait sous une forme orthodoxe chez les Slaves, de l'autre côté de l'Adriatica. Son culte était très proche de celui des Matriarches, qui ne m'était en rien étranger. En revanche, leur attitude distante, masquant à peine la méfiance, me sembla pour le moins étrange.

— As-tu remarqué comme les sœurs sont aux prises avec un problème insoluble, me souffla Emiliano alors que nous attendions à l'ombre de l'arcade du petit cloître qui ouvrait l'enceinte du couvent ? »

Ce type de couvent parsemait les vallons des Alpes. Et ces communautés étaient connues pour leur hospitalité, ce qui était appréciable dans une contrée où les hameaux étaient rares, parfois même hostiles aux étrangers et aux voyageurs. Nous n'étions plus tout à fait en Provence et pas encore au Piémonte. Cette zone intermédiaire transalpine s'avérait risquée pour tous ceux qui voyageaient sans escorte. D'autant que l'isolement signifiait invariablement une certaine vulnérabilité. Les sœurs étaient autonomes, vouées au célibat et à la dévotion religieuse, cultivant leurs terres, entretenant vergers et potagers, produisant tout ce qu'elles consommaient au couvent. Il n'était pas rare que des bandes de malfrats de campagne s'en prennent à ces communautés souvent démunies face à une force armée et souvent sans scrupule.

— Il y a une piste de muletiers non loin d'ici, poursuivit mon maître. On l'appelle le Pas des ladres. De tous temps, il a été le repaire de voleurs et de bandits de grand chemin parce qu'il domine le passage du col de Fenestra à la frontière avec le Piémonte. Je ne serais pas étonné qu'une

bande de maraudeurs ait élu domicile dans ces parages récemment... Mais voilà la diaconesse du couvent qui vient nous accueillir... »

Venant de l'angle opposé du cloître, une sœur semblait se hâter pour venir à notre rencontre.

La majeure Angélique donnait l'impression de glisser sur les anciennes dalles de pierre malgré une corpulence imposante. Tout en marchant prestement, elle faisait frénétiquement des moulinets avec ses petites mains dressées vers le plafond. Son visage rond et joufflu était cerné du traditionnel bandeau qui ceignait les cheveux des moniales. Il s'était considérablement empourpré. L'essoufflement s'ajoutait à l'irritation de n'être prévenue qu'à la dernière minute de l'arrivée d'un visiteur de marque. Ce que j'ignorais alors, c'était que la majeure et mon maître se connaissaient.

— Maestro, souffla-t-elle manquant d'air, je suis désolée de cet accueil si rustre... si... comment dites-vous déjà... *bruto* ! »

Elle lui prit les mains qu'elle embrassa jointes comme le voulait la coutume religieuse.

— Si vous saviez comme je suis heureuse de vous voir, continua-t-elle sans reprendre son souffle. Mon cœur déborde de reconnaissance pour la providence et la bienveillance de Notre Dame. Votre venue est, j'en suis sûre, une réponse à mes prières nombreuses de ces dernières nuits. »

Elle éclata en sanglots.

— Allons, allons, ma chère. Que va penser mon jeune apprenti. »

Mon maître se fendit d'un large sourire en regardant vaguement dans sa direction.

— Oui, vous avez raison Maestro, se reprit-elle.

— Voici le jeune Bearn. Il est le seul rejeton mâle de Rovert Valvert des Salles. Je n'ai pas besoin de vous présenter son père. Son fils m'accompagne à Mediolano où il fera son apprentissage de la musique, des arts profanes et arcanes et, s'il s'avère au moins à moitié doué qu'il n'en a l'air, il deviendra certainement un grand artiste. Certes, ce ne sera pas par sa stature mais certainement par son nom et sa réputation. »

Les Provençaux sont notoirement de taille modeste. Les femmes

ne dépassent que rarement le mètre trente et les hommes culminent péniblement à un mètre quarante. Les théories les plus folles courent à ce sujet. Certains arguent qu'il s'agit d'une mutation conséquente aux catastrophes antiques et aux pollutions qui eurent lieu par le passé. D'autres prétendent qu'il s'agit des effets du magnétisme incontrôlable de la planète. D'autres encore contestent les précédentes hypothèses en déclarant que le phénomène provient des changements dans l'alimentation depuis plus de deux millénaires. Évidemment, il y en a pour dire qu'il s'agit d'une conjugaison de tous ces facteurs. Et, finalement, personne ne sait vraiment pourquoi, ni comment, les Provençaux sont petits. C'est un fait.

— Votre père, dit la majeure en prenant mes mains, est un homme bon et dévoué. Je suis certaine qu'il vous a légué ces vertus. »

Elle baisa mes mains, les yeux encore humides. Il émanait de cette femme une profonde et radieuse compassion. Il était difficile d'expliquer le sentiment, parce qu'il était diffus, comme une de ces intuitions que l'on a dans les moments où notre raisonnement est occupé ailleurs et ne peut interférer avec notre perception des choses. Dans son regard, il n'y avait que l'amour du prochain, la joie de faire une nouvelle connaissance et, aussi étrange que cela put paraître à un jeune homme de mon âge, une immense gratitude de ma présence en ces lieux. Sans m'en rendre compte, je fus surpris par une larme coulant le long de ma propre joue.

Elle tendit sa main délicatement sans relâcher les miennes de l'autre. Et essuya tout aussi délicatement cette larme unique. Puis elle me caressa le visage comme si elle m'avait connu de tout temps. J'étais troublé mais une grande quiétude m'envahit et je restais silencieux, presque stupéfait par ce moment suspendu.

— L'invincible pouvoir de sœur Angélique opère toujours aussi bien, finit par déclarer mon maître, rompant ainsi le charme. »

La moniale libéra doucement mes mains et se tourna à nouveau vers Emiliano di Siena. Elle s'apprêta à lui parler, mais il leva la main pour la figer dans son élan.

— Allons dans votre bureau, ma chère, dit-il. Je suis sûr que vous avez beaucoup à m'apprendre sur ce qui se passe ici.

— C'est vrai. Prenez mon bras, je vais vous conduire. »

Il s'exécuta et nous quittâmes le cloître pour pénétrer dans le plus petit des bâtiments qui le longeaient.

Acte III – Des sœurs et des soldats

Le couvent de la Dame de Fenestra était perché à un peu moins de deux mille mètres d'altitude, en plein cœur des marches du Mercantour, l'une des nombreuses régions qui composait le territoire de la Provence. Construit progressivement au cours des trois derniers siècles, le couvent se dressait sur une esplanade naturelle en forme d'amphithéâtre, au pied du mont Gelas, sur la rive du torrent de Fenestra. Ce nom, la fenêtre, venait d'une conformation rocheuse des plus singulières sur une pointe inaccessible. Formant une ouverture dans la roche, il était possible, la nuit venue, de voir, au travers, une portion de la voûte céleste, telle une fenêtre vers les étoiles.

Les trois édifices de pierre de taille qui encadraient trois des quatre côtés du cloître étaient érigés sur les ruines de précédentes bâtisses vieilles de plusieurs millénaires. Dans les fondations, il avait été trouvé les vestiges antiques d'un temple olympien témoignant de la présence des Hellènes dans l'Antiquité Héroïque. Dédié au souverain divin de la mythologie hellénique, le dieu du ciel et de la foudre, on racontait que les lieux étaient protégés par quelque bénédiction céleste.

L'ordre de la Dame de Fenestra s'était installé au milieu de l'ère de l'Etoile rouge. Le lieu était suffisamment reculé et retranché du monde pour offrir le calme et l'isolement propices à la méditation, à la dévotion et à la vie communautaire que pratiquaient ces femmes. Beaucoup d'entre elles venaient au couvent pour y trouver refuge. Mais elles ne constituaient qu'une partie de la population. Les autres venaient par choix personnel. Certaines venaient dès leur plus tendre adolescence, d'autres avaient été épouses et élevé nombre d'enfants. Chacune avait une histoire qui lui était propre et toutes recherchaient la paix intérieure, et un sens à leur existence. Aucune n'était préparée à devoir faire face à des menaces nouvelles.

— Ils sont arrivés au milieu de l'été. »

Sœur Angélique était assise dans un fauteuil pivotant derrière un bureau en chêne massif patiné par des décennies, si ce n'est des siècles,

de travail et d'écriture. Il était encombré de boîtes, de piles de papiers, de bocaux et de flacons. La cire, l'encre, les plumes de métal et les manches de bois, tout indiquait le poste d'un écrivain. De gros registres garnissaient les solides étagères qui tapissaient le mur derrière le fauteuil. Et le parquet portait les traces des continuelles allées et venues des roulements assortis aux pieds du siège. Le reste de la pièce, relativement vaste, était occupé par une table basse entourée de deux confortables canapés en cuir aussi patiné que le sous-main du bureau. Une cheminée trônait à l'opposé et d'autres bibliothèques et rayonnages masquaient les murs en pierre de taille. Deux petites fenêtres à petits carreaux étaient percées sur l'un des murs offrant une maigre vue sur la vallée escarpée par laquelle nous étions arrivés.

— Il n'en est venu qu'une douzaine, à cheval, armés d'épées et de lances, poursuivit-elle. Ils ne portaient ni uniformes, ni couleurs, ni aucun badge de condottieri. Deux d'entre eux parlaient le romanic, sans accent particulier, mais les autres n'avaient pas l'air de comprendre. Et aucun des deux ne semblait être le chef.

— Des renégats, ajouta Emiliano di Siena. Probablement des déserteurs d'une compagnie de mercenaires des Pyreneus. Ce sont probablement des Vasques ou des Català combattant contre les armées d'Occitania. Les marches se livrent une guerre d'escarmouches pour des différends frontaliers.

— Ou des bandits piemontins venus rançonner sur la route du Sel, reprit sœur Angélique.

— Possible, mais peu probable, répondit mon maître. Le risque est grand de voir débarquer un escadron de lanciers turinois. Les Ferro, pas plus que les barons des marches n'apprécient les déserteurs ou les francs-tireurs. Qu'ont-ils demandé ?

— La moitié de notre récolte et de notre production de bière. Mais je soupçonne qu'ils voudront plus.

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

— Ils exigent une livraison en personne. »

Mon maître était assis sur une des deux chaises toutes simples qui faisaient face au bureau. Sans même y penser, je m'étais posté derrière lui, debout, tel un garde du corps.

— Ma chère, les temps changent, conclut-il. L'Empire n'est plus. L'ordre mondial est en déséquilibre. Il faut s'adapter à des situations nouvelles.

— Que voulez-vous dire, Maestro ?

— Combien d'hommes d'armes pourriez-vous nourrir, à l'année ?

— Si j'ai le choix, aucun, répondit sœur Angélique ?

— Et si vous n'aviez pas le choix ?

— Si je devais employer des gardes pour nous protéger de ce genre de racaille, nous ne pourrions pas en supporter plus de six dans un premier temps et peut-être huit dans un ou deux ans. Mais je ne vois pas où je vais trouver ce genre de soldats.

— Où les logeriez-vous, demanda mon maître ?

— Nous avons une remise inutilisée. Elle pourrait se transformer en quartiers avec un peu de travail.

— Très bien, coupa mon maître en se levant. Si vous êtes d'accord, nous allons nous restaurer et nous irons, dès cette après-midi, sur le Pas des ladres. Je gage qu'il nous sera facile de trouver les brigands. D'ici ce soir, votre problème sera résolu. »

La majeure écarquilla les yeux, surprise par la déclaration. De mon côté, je restais bouche bée à le regarder comme une poule découvrant un couteau.

— Allons, ma chère, il est bientôt midi et s'il faut mourir aujourd'hui, je préfère que ce soit après un de vos excellents repas. »



Le réfectoire était immense.

La communauté du couvent de Fenestra comptait à vue de nez quatre cents femmes de tous les âges et de toutes les origines. Je reconnaissais leurs origines à leur taille, à leur teint, à la nature de leurs cheveux et parfois à des détails morphologiques caractéristiques tels les yeux, les sourcils et les traits du visage. Les majeures étaient, pour la plupart, de la région. Toutes les autres venaient de tous les coins du continent, parlant

des langues inconnues, ni romanic ni provençal. J'en reconnaissais certaines, familières, comme le catalano ou le vasque et d'autres plus lointaines comme le germanic ou le lusispano. Les autres m'étaient totalement exotiques.

Les sœurs se répartissaient sur de longues tablées d'une vingtaine à chaque fois. Elles se mélangeaient volontiers ignorant les statuts, qu'elles soient novices, moniales ou simplement en recherche. L'Ordre ne connaissait pas de structure institutionnelle rigide, seulement une certaine discipline de vie. Toutes participaient aux tâches communautaires. Toutes mangeaient ce qu'elles produisaient. Toutes se réunissaient pour prier, méditer et échanger. Les règles de vie avaient été établies par les mères fondatrices, bien avant l'Empire rouge. Et les siècles passant, on adaptait certaines et on en créait de nouvelles en fonction des besoins et des situations.

Les repas étaient distribués par les volontaires du jour, sur des chariots de service, les assiettes et les denrées passant de mains en mains au long de la table, un chariot par tablée. Puis, l'une d'elles récitait la bénédiction du repas avant de se mettre à manger. Les tables n'étaient ni coordonnées ni ne suivaient un rituel général. Il y avait bien trop de femmes pour se livrer à de tels exercices. Mais chaque table suivait les mêmes rituels. On rompait le pain à la main. On servait la plus éloignée en premier. Personne ne touchait à son assiette tant que la bénédiction n'était pas donnée. Les règles étaient les mêmes pour toutes et personne ne s'y soustrayait.

La présence exceptionnelle d'hommes constituait une attraction. Les regards étaient nombreux, curieux, examineurs, parfois inquiets, parfois agacés. Sœur Angélique avait insisté pour nous placer à la table des aînés avec les autres majeures du couvent. Par la suite, je fus excusé et je partageais mes repas avec la première table où j'étais invité. Comme j'avais été élevé avec quatre sœurs, la présence d'une écrasante majorité de femmes ne me mettait pas mal à l'aise. Au contraire, j'étais dans mon élément.

Mais cela se passa après notre périple sur le Pas des ladres.



A peine avions-nous fini de manger que mon maître m'entraîna dans son sillage. Nous quittâmes le couvent prestement, laissant sœur Angélique

sur le seuil du grand portique. Il ne nous fallut pas plus d'une bonne veille de marche pour parvenir à la croisée des chemins. Le Pas des ladres remontait sur le nord, le col de Fenestra descendait devant nous. Plus nous avions progressé sur le chemin et plus je me demandais comment un vieil aveugle érudit et un jeune blanc-bec tout juste sorti de sa campagne allaient soumettre une bande de ruffians...

A moins d'un miracle, notre mort était certaine. Mais Emiliano di Siena m'était apparu comme une personne d'une logique acérée. Je me doutais bien qu'il devait avoir un plan que j'étais bien incapable de deviner.

— Quel est ton instrument préféré, me demanda-t-il en s'engageant sur le Pas des ladres ?

— La flûte, sans aucun doute. Mais j'aime aussi la mandoline, la guitare et le piano.

— Mais tu n'as aucun de ces instruments dans ta besace.

— J'ai mon *flaiol*, répondis-je avec une certaine fierté. »

Il ne me dit plus rien pendant la demie suivante. Je l'entendis marmonner ou fredonner comme s'il se répétait un petit air folklorique de son cru. Et je remarquais aussi qu'il marchait avec une aisance inhabituelle alors que le terrain était particulièrement accidenté. Le Pas des ladres avait dû être dans un lointain passé une route carrossable. Aujourd'hui, il ne restait plus qu'un sentier défoncé par les intempéries et les inconstances du climat en altitude. Ici, le ciel bleu pouvait tourner à la tempête rageuse en l'espace d'une tierce puis tourner à la brume dans le même délai. Ce qui me fit scruter l'horizon et les rares nuages qui se promenaient dans l'azur.

— Le ciel est avec nous aujourd'hui, lâcha mon maître sans marquer d'arrêt. L'automne est clément pour l'instant. Je le sens dans mes os.

— Vous lisez dans mes pensées, Maestro ?

— C'est exact. D'ailleurs, tu auras remarqué que je n'articule pas et qu'une sentinelle nous observe depuis le creux entre les deux pics rocheux que tu peux apercevoir à ta gauche sans tourner la tête. »

Je tournais la tête légèrement et levant les yeux, je vis l'éclat du métal refléter la lumière du soleil de l'après-midi. Je ne distinguais pas vraiment la forme, ni ce que cela pouvait être et je faisais confiance à mon maître sur la nature de ce phénomène.

— Vous arrivez à lire dans ses pensées aussi, demandai-je à haute voix ?

— Oui et tu n'as pas besoin de parler pour me le dire.

La lecture mentale était un arcane mineur. C'est ce que j'avais appris dans les livres. Mais, être capable de le projeter sur une telle distance était une prouesse majeure. Théoriquement, au-delà de quelques mètres, l'exercice s'avérait difficile et surtout épuisant. La plupart des praticiens préféraient rester au plus près, voire toucher le sujet, pour assurer une lecture viable et efficace. Plus le sujet s'éloignait et plus l'effort était intense, et vous vidait de votre force vitale. Il en allait de même pour le nombre de sujets avec lesquels on voulait rester en contact. Emiliano di Siena ne semblait ni tendu ni même particulièrement concentré.

— Tu apprendras avec la pratique, me dit-il mentalement, que la concentration n'est pas une affaire de force et que l'effort est une notion qui repose sur l'équilibre. Pour l'instant, j'ai besoin que tu sortes ta petite flûte provençale et que tu nous joues un petit air de ton pays comme pour égayer notre course.

— En marchant, pensais-je ?

— Ne te préoccupe pas de la marche. Tes pieds sauront bien trouver leur chemin. Et s'il le faut, pour te rassurer, commence par marcher plus lentement. Une fois ta cadence trouvée, tes pas ne te trahiront pas. Et surtout, quoi qu'il arrive, ne t'arrête pas de jouer. C'est le plus important. »



Emiliano di Siena ne m'avait pas menti. J'avais enchaîné les airs de Provence sans m'arrêter et la marche n'était plus un problème. Je ne prêtais plus attention aux endroits où je mettais les pieds comme s'ils trouvaient naturellement le cheminement le plus adapté à ma trajectoire. Parfois, mon maître levait la main pour marquer le rythme de son index, à la manière d'un chef de fanfare.

Nous arrivâmes finalement aux abords d'un petit lac de montagne en forme d'huître qui ne devait pas faire plus de trois ou quatre cents mètres de large. Il était situé dans une dépression au bout du Pas des ladres et comportait un îlot sur l'un des bords. Tout autour, trois grandes cimes

le surplombaient donnant à l'endroit une majesté inattendue. La piste se concluait au fond de la dépression, sur la rive du plan d'eau.

— C'est le lac de Trécolpas, me dit mon maître en pensées. Et à l'odeur de fumée, il doit y avoir un camp pas loin. »

En scrutant attentivement la rive, je remarquai la présence discrète de tentes et d'un foyer masqué par la végétation et les quelques arbres qui poussaient sur la rive et sur l'îlot. Une vingtaine d'hommes semblaient avoir élu domicile provisoirement sur l'îlot qui était relié à la rive par une sorte de digue de pierres sèches que les chevaux pouvaient emprunter aisément. Il me sembla ne voir aucune sentinelle.

— Elle est sur l'amorce du promontoire sur ta gauche, me dit encore mon maître en esprit. Elle ne nous voit pas encore, mais cela ne saurait tarder.

— Comment allons-nous l'empêcher de prévenir les autres ?

— Inutile, coupa Emiliano di Siena. Au contraire, il est important qu'ils sachent que nous arrivons et surtout qu'ils soient bien tous ensemble. »

Et il se mit aussitôt à descendre la pente en direction du petit lac pittoresque. Du coin de l'œil, j'aperçus la sentinelle qui se levait depuis sa cachette, exactement où mon maître me l'avait indiquée, et agitait un châle de manière frénétique. Je sentis de la transpiration ruisseler lentement le long de mon épine dorsale. Les fausses notes arrivèrent en cascade. Et je manquais de trébucher.

Mon maître s'arrêta en plein élan, maintenant sa tête légèrement relevée.

— Tu dois continuer à jouer, me répéta-t-il en pensée. Concentre-toi seulement sur la musique. Il n'existe rien d'autre que le son de ta flûte et cette petite mélodie provençale, qui colle à l'esprit et le hante pendant des jours. »

Prenant une courte respiration, je reprenais mon pas léger et je ne pensais plus à rien d'autre qu'à la mélancolie d'un petit air de berger qui se languit sur sa montagne alors que sa promise attend la descente des alpages. Mon maître sourit de cette manière à la fois béate et sincère qui était la sienne et se remit à marcher précédé de son curieux bâton court et tordu. Il ne nous fallut que quelques quintes⁸ pour arriver à la digue de pierres sèches. Une demi-douzaine de gaillards nous attendaient alors

⁸ **Quinte** : env. une minute.

que les autres continuaient de vaquer à leurs occupations tout en regardant de notre côté.

Mon maître leur fit signe de la main et l'un des hommes se tenant sur la digue aboya quelques mots dans une langue qui m'était alors étrangère. Il parlait en slavo, un idiome syncrétique répandu de l'autre côté de l'Adriatica. A l'image de ses camarades, le gars était puissamment bâti, mesurant pas loin de deux mètres. Pour le Provençal que j'étais, c'était un géant. Et ils étaient toute une bande.

Mon maître leur répondit dans la même langue comme s'il s'agissait de sa langue natale.

— Vous me voyez désolé de venir vous importuner, leur dit-il, mais je suis dans l'obligation de vous demander de quitter les lieux et d'aller plutôt vous installer sur les rives du lac di Piastra, dans le val Gesso.

— Et pourquoi ferions-nous ça, vieil homme, répondit le colosse tout en regardant aux alentours. »

L'homme qui parlait était manifestement le chef. Avec son cou de taureau et des épaules capables de tirer une charrue, il pouvait facilement briser l'un de nous en deux de ses seules mains démesurées. Il portait une barbe droite, très brune, parfaitement taillée et arborait une pilosité d'une rare densité. Une cicatrice courait le long de sa tempe et trahissait une expérience du champ de bataille. Ses compagnons ne dépareillaient pas. Tous étaient soldats et le calme dont ils faisaient preuve en disait long sur leur habitude des situations de combat. Pas un seul n'était désarmé. La plupart portaient de longs couteaux de chasse, qui servaient à peu près à tout. Quelques-uns arboraient de longues épées à leur baudrier militaire. D'autres tenaient qui une hache, qui un marteau peu adapté à la menuiserie, qui encore des outils de terrassement.

Mon maître ne voyait rien de tout cela. Dans un recoin de mon cerveau, je m'interrogeai sur ce qu'il percevait du monde. Mais cette question resta sans réponse car la situation ne laissait que peu de place à la réflexion. Suivant ses ordres, je jouais, sans précipitation, avec soin et concentration. L'exercice était épuisant.

— La route du Gesso est beaucoup plus fréquentée que cette contrée reculée, reprit Emiliano di Siena. Et il y a plusieurs grosses fermes piemontines qui feront certainement mieux l'affaire qu'un ridicule couvent. »

Les hommes au premier plan se regardèrent dans un mélange de perplexité et d'agacement. Puis, un deuxième larron s'avança à la hauteur de ce qui devait être leur capitaine pour prendre la parole.

— Et les femmes, vociféra-t-il ? Au moins au couvent, il y en a plus qu'il n'en faut pour nous satisfaire.

— Le bourg d'Entracque dispose de quelques *lupanari* où chacun d'entre vous trouvera, j'en suis certain, son bonheur. »

Les hommes se regardèrent à nouveau pour se concerter du regard. Puis, comme s'ils avaient trouvé un consensus muet, ils se firent des signes de tête.

— C'est d'accord, lança le chef.

— Bien, répondit aussitôt mon maître. Mais ce n'est pas tout. Nous avons besoin de six volontaires pour servir au couvent. Ils seront naturellement logés et nourris en échange de leurs services, mais ils ne pourront demander de faveurs qu'avec le consentement des intéressées. La perspective est moins excitante qu'une vie aventureuse au Piémonte, mais je suis certain qu'il y a parmi vous des vétérans fatigués de toutes ces guerres. »

En quelques instants, plusieurs soldats commencèrent à préparer leur paquetage. Deux des hommes qui se tenaient sur la digue, probablement la garde du capitaine, retournèrent aux tentes marabout qui servaient de quartier et se joignirent aux autres volontaires. Ce fut comme si les paroles de mon maître faisaient loi et que ces guerriers endurcis ne faisaient qu'obéir à des ordres d'un supérieur hiérarchique.

— Nous serons partis d'ici le coucher du soleil, conclut le chef.

— Et je vous en remercie, répondit Emiliano di Siena. »

Cette fois, je peinais à croire à la scène dont j'étais témoin. J'avais toutes les difficultés du monde à garder ma concentration. Je fis une fausse note particulièrement stridente et la musique s'arrêta. Les pensées s'entrechoquaient dans ma tête, ne sachant ni quoi jouer ni quoi faire.

— Continue à jouer, tonna mon maître dans ma tête. Son injonction était si forte que je crus un instant qu'il avait hurlé à haute voix. »

Tous les hommes s'interrompirent dans leur mouvement. Le chef, maintenant seul sur la digue, eut une sorte de soubresaut et secoua légèrement la tête

comme pour chasser une mouche. Puis, il leva les yeux pour nous regarder.

— JOUE ! »

Sans réfléchir, je me remis à souffler dans le flaiol, entonnant une danse traditionnelle du pays. Et tout aussi rapidement, les soldats se remirent à leurs besognes. Le capitaine changea à nouveau de visage, se montrant détendu et conciliant. Mon maître utilisait ma musique pour alimenter un sortilège puissant, invisible, auquel il soumettait la totalité des hommes présents. Pas un ne s'était rendu compte de l'enchantement.

— Bien, poursuivit Emiliano en se tournant vers moi. Il te faut encore jouer jusqu'à ce que nous ayons quitté les lieux. Les volontaires nous escorteront et cela me donnera le temps de conclure le charme afin de les attacher au couvent. Les majeures feront le reste. »

Il ne fallut pas plus d'une quarte⁹ pour que nous soyons à nouveau sur la piste du retour. Les volontaires avaient proposé un cheval à mon maître, mais ce dernier avait décliné l'offre ouvrant le chemin à pied. Et ce fut ainsi que nous arrivâmes au couvent de la Dame de Fenestra, escortés par une troupe de soldats aux regards rudes et aux traits féroces, tous originaires de Morava, mercenaires de longue date et déserteurs de l'armée helvète dans un conflit qui opposait les Cantons à la petite République montagnarde de Vallesia. Ce dernier était historiquement un canton de la fédération helvète. Il avait fait sécession depuis l'avènement de l'empire de l'Etoile rouge. Obstins, les Helvètes comptaient bien récupérer ce territoire avant de lever de nouvelles armées de mercenaires Slaves et d'aller disputer, au royaume de Gallicanie, le Léman et une partie du Jura, perdus depuis au moins aussi longtemps.

En apercevant les silhouettes au loin, les sœurs crurent d'abord à une nouvelle visite indésirable. Puis, voyant que nous précédions les soldats, à pied et en musique, elles vinrent à notre rencontre, sœur Angélique en tête.

— Vous n'avez pas perdu votre temps, Maestro, lança-t-elle en marchant.

— La vie est courte et aucun de nous n'a le luxe d'en perdre une quarte. »

Il se retourna pour s'adresser aux cavaliers.

— Vous pouvez laisser vos chevaux ici. Les sœurs vous montreront vos quartiers et vous affecteront aux tâches qui vous incombent. »

⁹ **Quarte** : env. cinq minutes.

Les majeures vinrent à la rencontre des hommes et avec une diligence peu commune, tout ce petit monde fut au travail en un rien de temps. Mon maître me fit signe de cesser la musique mais cette fois, les soldats n'interrompirent pas leurs actions. Ce fut comme s'ils avaient toujours été destinés à venir là, de sorte que les femmes assemblées n'eurent que quelques instants d'inquiétude avant de retourner à leurs tâches, non sans jeter quelques coups d'œil discrets par-dessus leur épaule à ces nouveaux arrivants.

— Je vous soupçonne, commença sœur Angélique en prenant le bras de mon maître, de vouloir troubler la paix et la tranquillité de notre communauté.

— Ma chère, je suis sûr que vous et vos sœurs trouverez le juste équilibre et que cette entorse protocolaire sera bientôt un bienfait pour votre couvent. »

Tout le monde chemina lentement vers le cloître et les bâtiments qui l'entouraient. Je restais là, les jambes flageolantes, la paume des mains en sueur, incapable de bouger, pris par un vertige soudain. Du haut de mes seize ans et malgré des lectures abondantes et documentées, rien ne m'avait préparé à braver tant de dangers. Pourtant, rien ne s'était passé. Ni combats ni confrontations, pas d'épées tirées, pas de projectiles ni de traits mortels, pas plus que de rayons ou d'explosions... A croire que ces hommes s'étaient transformés en brebis d'alpage prêtes à aller où l'on voulait bien les conduire. Et, en dépit de l'issue pacifique de l'ensemble de l'affaire, je tremblais à la seule idée que l'un de ces soudards ait tiré de l'étui une lame.

— Eh bien, jeune Bearn, dit une voix claire et musicale à côté de moi. N'allez-vous pas entrer et vous joindre à nous ? »

Elle s'appelait Isabel et elle venait d'Occitania. Et je n'avais jamais vu quelqu'un d'aussi beau de toute ma courte vie.

Elle prit mon bras et m'entraîna à l'intérieur.

Acte IV – Elle s'appelait Isabel

Cela ne faisait qu'un peu plus d'une huitaine que je suivais mon maître et déjà la vie dont j'avais rêvé m'apparaissait beaucoup plus extraordinaire que tout ce que j'avais pu imaginer. Pourtant, à l'exception de l'épisode quelque peu angoissant face aux géants des collines moraves,

notre voyage n'avait été émaillé d'aucun événement que l'on put qualifier de spectaculaire.

C'est alors que je fis la connaissance d'Isabel.

A seize ans, la moindre occasion de rencontrer une fille — enfin, une personne de sexe opposé — relève du moment magique. Quoi que l'on puisse en dire depuis des millénaires, j'avais l'âge de toutes les questions et de toutes les curiosités. Et voilà qu'une jeune, et belle, et ravissante, et... mais je m'é gare.

Isabel était occitane, originaire du Sodobriga. A l'époque, je n'avais rigoureusement aucune idée d'où se trouvait ce grand massif du Haut Languedoc. Je n'étais qu'un jeune et ambitieux apprenti musicien qui n'était jamais vraiment sorti de son patelin natal, sinon en voyageant dans les livres. Aucun de ces derniers ne m'avait préparé à cette nouvelle expérience.

Aux Salles, les filles ne manquaient pas. Elles étaient jeunes et fraîches comme les fleurs des champs. Je les rencontrais à l'école, puis au village. Mais elles avaient le même âge que moi et nous partagions des centres d'intérêt communs à nos préoccupations d'adolescents. Courir les sentiers de montagne, piéger des lapins ou des ramiers, pêcher des barbeaux ou prendre des anguilles. Les gorges du Verdon n'étaient pas avares de menu fretin, ni d'activités bucoliques. Et puis j'avais quatre sœurs. Ma propre vie avait été jalonnée par tous les épisodes successifs du développement de chacune d'elles. Aucun détail ne m'avait été épargné, du plus trivial au plus sanglant en passant par les drames et les tragédies. Enfant, toutes ces tourmentes m'exaspéraient. Mais, plus tard, les histoires de mes sœurs, de leurs copines, de leurs ennemies, de leurs amoureux devinrent le ferment de bien des pièces, de chansons et de spectacles que je fus amené à écrire plus tard. Ce qui m'excédait à dix ans me passionna à quinze et c'est ainsi que je devins sans rien demander le confident régulier d'un groupe de filles qui faisaient tout avec une passion méridionale, le meilleur autant que le pire.

Malgré ce foisonnement d'expériences, je n'étais que témoin, spectateur, sans réelle prise sur le récit que l'on me racontait et, surtout, à l'abri d'éventuelles répercussions. Être le confident avait ses avantages. J'étais au courant de tout. Je ne souffrais de rien. Si j'avais de la compassion pour mes sœurs comme pour ses camarades d'école, de jeu, de lycée et d'ailleurs,

je compatissais aussi avec les garçons. Sachant et voyant combien j'avais de proximité avec toutes les filles des Salles, ils venaient me trouver, qui pour me demander conseil, qui me confier un élan, un pincement... J'étais devenu expert malgré moi et je regardais cette confrontation des mondes, tradition plusieurs fois millénaire, qui opposaient sans les confronter les deux moitiés de l'humanité.

Ne vivant que par procuration, j'en étais devenu blasé. Isabel me tira fort adroitement de cette ornière, bien que je la soupçonne aujourd'hui de n'avoir pas agi par calcul.

Emiliano di Siena et moi venions de rentrer du Pas des ladres, flanqués d'une demi-douzaine de soudards. Alors que tous reprenaient le cours de leurs activités et qu'il semblait si naturel que nous revenions vivants et accompagnés, j'avais enfin réalisé à quel point notre excursion avait été dangereuse. Tout le monde désertait l'entrée du couvent pour regagner ses quartiers, mais je demeurais pétrifié. Il n'y avait aucune raison d'être paralysé par une peur panique telle que je n'en avais jamais connu auparavant. C'était plus fort que moi. Mon cœur battait trop vite, de manière irrégulière. J'avais l'impression désagréable que mes intestins allaient se répandre sur le sol d'une manière ou d'une autre. Les sons me parvenaient distordus, comme étouffés sous des monceaux de coussins. J'étais sur le point de vomir...

Tel un rayon de lune dans la nuit éclairant les bois, je sentis une main délicate me prendre le bras pour me réveiller. Elle se tenait derrière moi et il fallut qu'elle s'avance pour que je voie son profil et ses cheveux chahutés par le vent qui souffle sur ces hauteurs. Il m'était encore impossible de tourner la tête alors je la regardais en coin. Elle avait le nez fin terminé par un angle et une narine longue pareille à une biche. Il était surmonté d'un œil effilé, cerné pour sourire, au centre duquel on voyait cet iris d'émeraude sombre, constellée d'éclats subtils de jade plus clair. Je n'aurais pas pu dire si ses cheveux étaient roux ou blonds, ou les deux, dans un agencement astucieux que seuls la nature et ce que les anciens appelaient la génétique savent produire.

— Comme elle est belle, me dit mon cerveau »

Sa peau, dotée de la fraîcheur et de la texture de la jeunesse, accrochait les reflets du soleil au zénith comme aucune autre surface. Ses dents étaient

pareilles aux pièces d'ivoire du jeu d'échecs de mon père. Ses lèvres à la fois charnues et menues semblaient me parler en secret. Je sentis à nouveau la transpiration s'écouler doucement au creux de mon dos, mais le contact de sa main mit fin à la tempête intérieure comme si elle avait lancé un sortilège arcané d'abjuration.

— Eh bien, jeune Bearn, dit-elle d'une voix claire et musicale. N'allez-vous pas entrer et vous joindre à nous ? »

Sans résister plus avant, je quittai ma posture statufiée et je la suivai à l'intérieur. Il n'était pas loin de midi. Elle me dit d'aller déposer mon sac et de la rejoindre à sa table dans le grand réfectoire.

Il ne me fallut pas plus d'une tierce pour me retrouver à sa table, à ses côtés, au milieu d'une vingtaine de femmes de tous les âges, de tous les horizons, de toutes les tailles, parlant dans un mélange de plusieurs langues, se traduisant les unes les autres, tout en passant le pain, la bière ou les assiettes. Toutes ne portaient pas le foulard qui disait l'appartenance à l'ordre ou au noviciat. Car toutes ne se destinaient pas à consacrer leur vie à la Mission. Beaucoup venaient au couvent, y passaient quelques jours, quelques huitaines, quelques mois ou quelques années avant de repartir dans le monde. Certaines venaient se ressourcer, d'autres se construire, d'autres encore se réparer. Elles avaient toutes une histoire, un parcours, parfois un mari, des enfants, des petits-enfants même.

Elles parlaient de tout, de rien, de nous — de moi et de mon maître — posant des questions tantôt triviales, tantôt sérieuses, quelquefois incongrues. Mais, à travers leurs mots, leurs discussions, je percevais qu'elles partageaient un secret, comme un univers entier, indicible et invisible qu'elles seules connaissaient et qui me serait probablement et parfaitement mystérieux. Ce mystère était une sorte de magie qu'aucune académie n'enseigne et elle opérait son charme, au point d'en oublier qui m'avait invité à la table. Alors, je me tournai vers elle et j'étais si absorbé à être le centre de l'attention que j'anticipai déjà qu'elle serait partie ou pire.

Isabel était toujours là. Elle aussi écoutait.

Nous échangeâmes des regards qui n'échappèrent en rien aux femmes attablées, mais personne n'en souffla mot. Elle ne portait pas le foulard du noviciat, ce qui signifiait qu'elle était libre de choisir une vie différente, de repartir dans le monde. Personne ne lui ferait grief, ni ne lui

demanderait des comptes. Telle était la règle fondatrice du couvent de la Dame de Fenestra. Mais tout cela, je ne le vis pas sur le moment. Ce n'est que bien plus tard, en fait, des années plus tard que je compris rétrospectivement ce que j'avais découvert au cours de ces quelques jours.

Isabel était de trois ans mon aînée. Nul ne savait vraiment qui étaient ses parents ou à quelle maison d'Occitania elle appartenait. Si elle demeurait discrète sur ses origines, elle était, sans aucun doute, d'extraction noble. Peut-être faisait-elle partie de la gentilice¹⁰ de la *Respublica occitana*. Elle n'infirmit ni ne confirmait. Isabel se contentait de sourire, de cette manière discrète et presque diaphane qu'ont les âmes sensibles. Seule la majeure Angélique semblait savoir exactement qui elle était. Mais, comme je pus le vérifier à de nombreuses reprises, la diaconesse était plus secrète que les cités englouties par les Déluges. En guise de réponse, elle aussi souriait mais de moins plaisante manière.

Les jours qui suivirent notre retour, somme toute triomphal, furent parmi les meilleurs souvenirs que je garde encore aujourd'hui. Je ne sais, d'ailleurs, si Emiliano di Siena avait prémédité cette halte, ou s'il avait bénéficié de son incroyable *fortuna*, comme il aimait à la nommer. Quel que fut le calcul, mon maître resta étonnamment circonspect et je ne le vis que rarement. Chaque matin, il m'envoyait auprès des sœurs afin de leur prêter main-forte ou de résoudre quelque menu problème, qui pouvait tirer parti de mes connaissances en alchimie ou en herboristerie. Bien que je n'aie eu aucune sorte de motivation à reprendre l'affaire de mon père, j'avais énormément appris de lui.

Et comme d'un fait exprès, chaque jour, je me retrouvais à proximité d'Isabel. Elle avait le visage poupon des jeunes femmes sur le point de basculer dans l'âge adulte. Ses mains, surtout, la trahissaient. Mais je n'accordais aucune importance à ces détails. J'admirais la forme et la manière dont se diffusaient les taches de rousseur qui tournaient autour de ses yeux. Je m'attardais sur l'étrange coloration de ses cils et la lenteur dont ils faisaient preuve pour se rejoindre. Je ne me lassais pas de scruter les expressions délicates qu'elle imprimait à ses yeux, à sa bouche, à ses joues... Plus les veilles s'écoulaient et moins je comprenais ce qui m'arrivait.

¹⁰ **Gentilice** : autre nom d'une catégorie génétiquement modifiée d'humains, érigée en caste dirigeante depuis l'Effondrement et Déluges.

— Je sais que sœur Dorothea possède une très belle guitare à huit cordes, me confia mon maître au lendemain de notre retour. Tu devrais aller lui demander si tu peux lui emprunter. »

Sœur Dorothea était germanique. Elle était majeure et me dominait de deux bonnes têtes. Elle avait effectivement une superbe guitare qu'elle tenait de son père. Elle était arrivée avec elle à Fenestra mais ne savait pas en jouer. Son père était mort avant de lui avoir enseigné les rudiments de l'instrument. Elle me regarda pendant un long moment avant d'accepter que je l'emprunte et en prenne le plus grand soin. Les jours suivants, il n'y eut pas un déjeuner qui ne se termina par un récital. Je jouais et je chantais dans le réfectoire pour la plus grande joie de l'auditoire, bien qu'en réalité mes performances ne fussent adressées qu'à une seule et unique spectatrice. C'est ce qui me donnait le courage de monter sur les tables affublée de cette guitare bien trop grande pour moi. J'épuisai mon stock de chansons mais j'étais récompensé d'un tonnerre d'applaudissements pour une prestation qui, aujourd'hui, m'aurait semblé bien médiocre.

— L'auditoire ne cherche pas la perfection, me répéta régulièrement Emiliano di Siena. Ce que veulent les gens, c'est la magie et c'est cela qui fait naître la joie. »

Je connaissais de nombreuses chansons traditionnelles provençales et savoyardes. Et j'avais appris quelques chansons très anciennes, datant d'avant l'Âge des Ténèbres. Les partitions avaient survécu, conservées aussi bien par des mélomanes que des musicologues et parfois même par des musiciens de rue. Je les avais mémorisées après les avoir trouvées dans la bibliothèque du bourgmestre. Elles étaient souvent poétiques, parlant de tout et de rien, évoquant l'amour, la liberté, les vicissitudes de l'existence, les joies et les tristesses. À l'inverse des chansons du terroir, elles étaient écrites en romanique et non en provençal ou en savoyard. Et même si l'on ne comprenait rien à la langue, les mélodies étaient faites pour toutes les oreilles et pour tous les publics. Les sourires se mêlaient aux larmes, la nostalgie aux souvenirs d'enfance. Et les souvenirs ou la nostalgie faisaient le reste.

Sans le savoir, je faisais mes premiers pas dans les arcanes de la musique.



La douce Isabel demeurait cependant un mystère impénétrable. D'une discrétion absolue sur son passé et ses origines, je ne savais d'elle que peu de choses. Elle aimait la communauté des femmes de Fenestra. Elle aimait aussi travailler avec les plantes et les fleurs pour en faire des lotions, des eaux parfumées ou des infusions que les sœurs appréciaient tout particulièrement. Parfois, je pouvais la voir œuvrer dans l'immense cuisine du couvent, préparant méticuleusement, et de mémoire, quelques formules complexes. Je mesurais combien son savoir était étendu. Elle n'était certainement pas la fille d'un paysan ou d'un simple artisan occitan. Ses manières n'avaient rien de la futilité et de la suffisance qui font la marque de la bourgeoisie du Midi.

— Je ne comprends pas pourquoi l'on voudrait cacher son passé, demandai-je à mon maître alors que nous allions nous coucher. »

Il s'arrêta à mi-chemin de son lit.

— Sommes-nous en train de parler de la jeune Isabel ?

— Pas spécialement. Je disais cela en général. »

Il ne répondit pas mais ne bougea pas.

— Oui, repris-je.

— Elle n'a peut-être rien à cacher, poursuivit-il. On se fait souvent de fausses idées lorsqu'on est confronté à la discrétion. Cela nous dérange de ne pas savoir, n'est-ce pas ?

— C'est certain, maître. Mais ce n'était pas le sens de ma question. Je voudrais comprendre les raisons qui poussent les hommes et les femmes à occulter leur propre passé, leur identité.

— Plus tu avanceras dans l'âge et moins tu éprouveras la nécessité de faire étalage de ta propre histoire. Et, pour ce qui est des mystères que font les jeunes femmes, je dois avouer mon incompetence notoire. Si j'ai rencontré des femmes qui m'ont remarqué, je ne me souviens pas les avoir vues. Etant aveugle, j'avais une excuse. »

Je n'allais rien obtenir de lui.

— Il me semblait, reprit-il que tu étais le spécialiste de la question féminine. »

— En général, les filles me parlent facilement. Mais elle... elle ne me parle pas. Elle est là. Elle sourit, ne répond que par “oui” ou par “peut-être”... Elle est exaspérante. Je ne sais ni ce qu'elle pense, ni ce qu'elle aime ou déteste, ni même si elle a des frères, des sœurs, des parents, un chien... »

Emiliano di Siena leva légèrement la tête et prit cet air benêt dont il avait le secret.

— N'aie crainte, dit-il en souriant, nous partirons d'ici quelques jours et tu n'entendras plus jamais parler d'elle.

— C'est bien ça qui m'agace. Elle agit comme si je n'étais qu'un vague amuseur de rue, un passant anonyme... »

Mon maître avança pour s'asseoir sur le bord de son lit monacal. Il posa sa canne contre la petite table de nuit comme je l'avais vu faire depuis plusieurs jours. Il n'en dit pas plus et se coucha. Il avait laissé sur mon lit un ouvrage ancien, dont les pages finement cirées étaient usées, écornées par des centaines de lectures. Le volume était épais et intimidant. Je n'avais vu que peu de livres aussi gros, et presque tous étaient des dictionnaires ou bien des encyclopédies. La seule exception était une copie de l'*Ancien Testament* des christins que le bourgmestre avait reçu en cadeau d'une délégation aragonaise faisant pèlerinage vers le Lazzio.

Ce livre-ci n'avait rien de commun avec les autres. C'était une traduction romanique d'un ouvrage de fiction anglo-frisien intitulé *Orgueil et Préjugés*. L'ouvrage ne comportait pas le nom de l'auteur, mais une mention y figurait : par l'auteur de *Raison et Sentiments*. J'étais trop tourmenté pour trouver le sommeil. Je m'allongeai moi aussi et j'en attaquai la lecture. N'ayant jamais lu de romans, je fus surpris par la nature du texte, le ton et surtout les propos de l'auteur. J'avais passé le plus clair de mon temps à lire des traités de botanique, d'entomologie et d'herboristerie. J'avais écumé les dix-huit volumes de l'*Encyclopédie* de l'académie d'Aix. J'avais également lu les anthologies du folklore de Provence et de Savoie. Et, naturellement, j'avais compulsé une bonne partie des codex d'alchimie de mon père, bien que n'en comprenant pas la moitié. Et quand je ne lisais pas des pièces de théâtre et des livrets d'opéra, je lisais de la musique.

A la seule lueur de la lampe à huile, je découvrais ce récit vieux de presque trois mille ans. Il racontait la vie de personnages prisonniers d'une société coercitive, moralisatrice et guindée. Tous les protagonistes, d'une manière ou

d'une autre tentaient de s'extraire d'une prédestination sociale terrifiante mais aucun n'y parvenait, cédant à la conformité afin d'obtenir la paix sociale et la tranquillité d'esprit. L'histoire, bien qu'imaginaire, était d'une étonnante actualité. Ces personnages auraient tout aussi bien pu être nés dans notre monde et aujourd'hui. Pas un seul d'entre eux n'aurait été anachronique. Le monde décrit par l'auteur était semblable à la haute bourgeoisie des grandes villes et les aristocrates étaient pareils à la gentilice¹¹ de la République provençale ou celle des contrées italiennes, pour ne citer qu'elles. Je retrouvais le même degré de morgue, d'arrogance, de perfidie que j'avais perçu lors de nos rares voyages à Lyons, la capitale gallicane ou encore à Aix-en-Provence. Le réalisme était saisissant. Et la modernité d'un récit aussi vieux me faisait froid dans le dos. L'humanité n'avait pas vraiment évolué.

Je m'endormis tard dans la nuit, la lecture inachevée. Dans mes songes, j'entendis la voix mélodieuse d'Isabel me réciter l'amorce du récit :

« S'il est une idée universellement reçue, c'est qu'un homme doté de fortune se doit de rechercher une épouse. Aussi peu connues du voisinage que soient ses vues ou ses sentiments lorsqu'il s'installe pour la première fois dans un quartier, c'est une certitude si profondément inscrite dans l'esprit de toutes les familles qui résident là, que cet homme est aussitôt considéré comme propriété légitime de l'une ou l'autre de leurs filles. »

C'est de ce passage dont je me souvenais en émergeant au petit matin, les yeux cernés et la tête lourde.

Mon maître était déjà habillé, rasé de frais et prêt à descendre pour rejoindre la majeure Angélique, comme tous les matins depuis qu'il était arrivé.

— Maître, l'interpellai-je avant qu'il ne s'éclipse. Pourquoi avoir choisi ce roman ?

— Quel roman, demanda-t-il.

— Mais celui que vous avez posé sur mon lit...

— Je n'ai rien déposé sur ton lit, jeune Bearn. Ce doit être quelqu'un d'autre... Probablement une personne peu habile avec les mots et qui aura voulu en dire plus que sa bouche ne le lui permet. »

Il sortit dans le couloir sans attendre et je pus entendre sa canne tapoter délicatement sur les tomettes jusqu'à l'escalier.

¹¹ **Gentilice** : aristocratie post-humaine (cf.).